

## Douze jours, l'été dernier

Marcel Jean

---

Numéro 52, novembre-décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

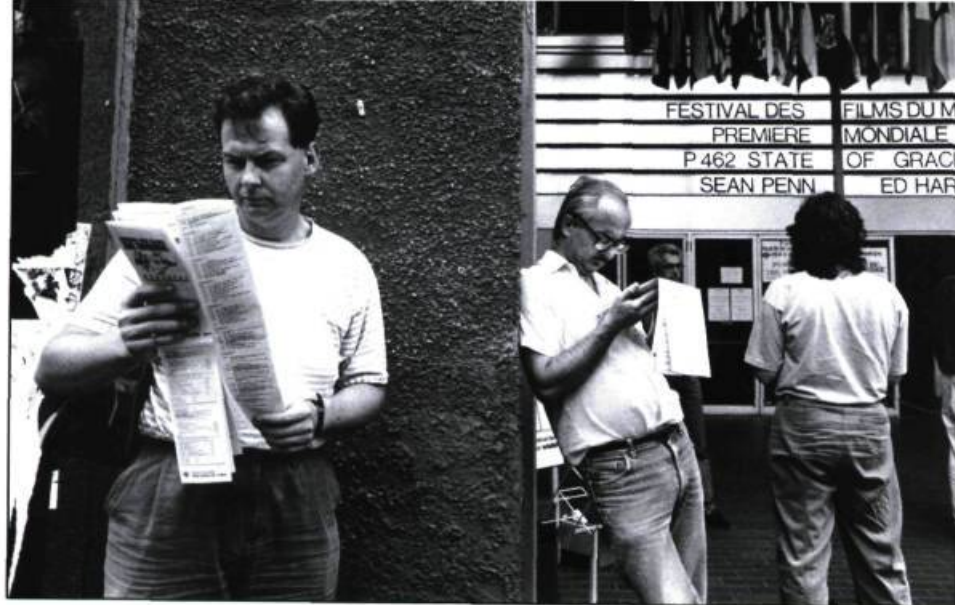
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

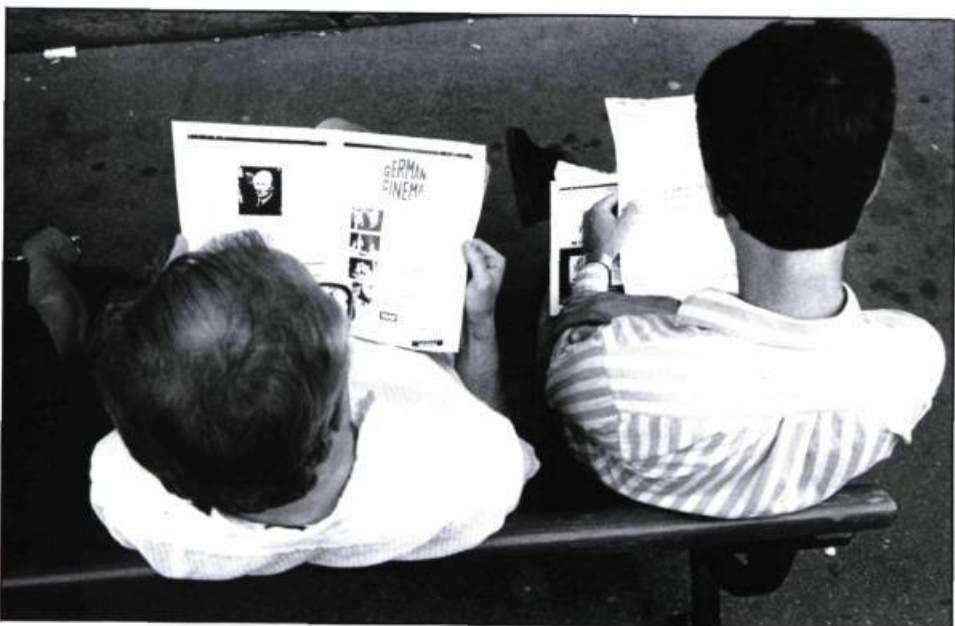
---

Citer cet article

Jean, M. (1990). Douze jours, l'été dernier. *24 images*, (52), 38-43.



# douze



## «... RACONTÉE PAR UN IDIOT ET QUI NE SIGNIFIE RIEN»

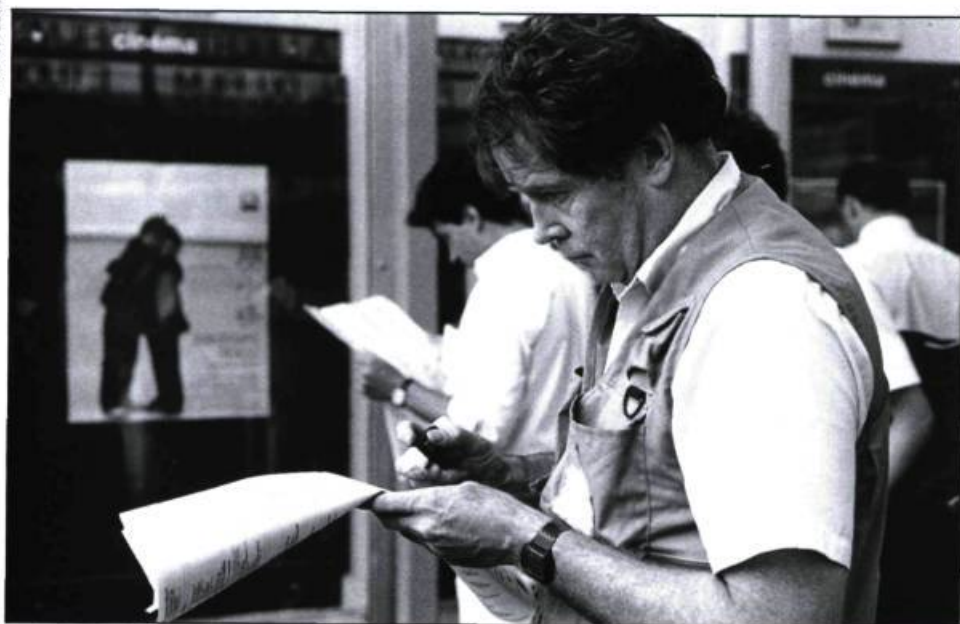
jeudi 23 août

La grogne a commencé dans l'après-midi. Sortis de la projection réservée à la presse, les confrères n'arrivent pas à comprendre le choix de *Men of Respect*, premier long métrage de William Reilly, comme film d'ouverture du FFM. Le réalisateur lui-même, d'ailleurs, pressé d'expliquer l'honneur qu'on fait à son film en conférence de presse, ne peut répondre. La rumeur (fondée, pour une fois!) s'étant répandue, la suspicion est le sentiment dominant, quelques minutes avant l'ouverture officielle du festival, dans le hall de la Place des arts.

La présentation des membres du jury, quelques minutes avant la projection, a de quoi laisser songeur: deux cinéastes médiocres (Damiano Damiani et Antonio Gimenez-Rico), un critique américain pas particulièrement transcendant (Peter Rainer) et aucune figure majeure du cinéma mondial. Pourtant, au cours des derniers mois avaient circulé les noms d'Emir Kusturica et d'Idrissa Ouedraogo. Ce soir, on arrive assez mal à cerner ce jury de quasi-inconnus.

Ô miracle! On a gagné une bataille de la guerre des sous-titres. Cette année, tous les films en compétition seront accessibles dans les deux langues grâce à un système de sous-titrage électronique.

Ô re-miracle! À la fin de la projection de *Men of Respect*, le public montréalais, d'ordinaire si amorphe, se réveille pour huer. C'est la deuxième bonne nouvelle d'une soirée dominée par cette imbuvable adaptation contemporaine du *Macbeth* de Shakespeare. Réalisation brouillonne, interprétation médiocre (dont la palme revient à Katherine Borowitz qui campe une Lady Macbeth



Profession cinéphiles.

# jours, l'été dernier

par Marcel Jean

ridicule), scénario indigent, tout porte à croire que Reilly n'a retenu du texte de Shakespeare qu'une seule phrase, phrase qui d'ailleurs se laisse pasticher aisément : ce film est une histoire de bruit et de fureur racontée par un idiot et qui ne signifie rien.

## LENDEMAIN DE VEILLE

vendredi 24 août

Ce matin, il n'y a qu'un sujet qui tienne : le film d'ouverture du festival. Tout film ayant une quelconque qualité est considéré comme ayant mieux fait l'affaire que celui de William Reilly. On parle de *The Witches*, de Nicolas Roeg, amusant récit fantastique qui aurait pu nous valoir la visite d'Angelica Huston. On parle d'*After Dark My Sweet*, adaptation d'un roman de Jim Thompson réalisée par l'excellent James Foley. On parle de *Joueurs de cartes*, de Sergueï Bodrov et Al Douravsky, qui aurait été un bon choix étant donné la vitalité du cinéma soviétique et le Grand Prix des Amériques remporté par Bodrov l'an dernier (pour *La liberté c'est le paradis*).

Et à force de discuter de l'aberration de la veille, on en vient presque à oublier que la compétition s'ouvre ce matin. C'est un film danois, *La valse avec Regitze*, de Kaspar Rostrup, qui le premier est jeté dans l'arène. Déjà auréolé d'une nomination aux Oscars, le film est le récit de l'automne d'une vie, celle que ce bon vieux Karl a passé avec sa femme Regitze. Rires, amours, pleurs, joies petites et grandes, Rostrup met en scène avec académisme mais efficacité ces petites choses qui composent une vie. On a déjà un candidat pour le prix du scénario.

Quant au film chinois de la compétition, *La Ballade de la rivière jaune* de



Les petites choses de la vie... (*La valse avec Regitze* de Kaspar Rostrup).

Teng Wenji, il s'agit effectivement du bouche-trou diplomatique qu'on appréhendait. Mieux vaut, donc passer voir Olivier Asselin. Sa *Liberté d'une statue* est le premier film québécois projeté au festival. Lorsqu'on lui demande s'il croyait, au moment de commencer *La liberté d'une statue*, finir au FFM, Asselin répond du tac au tac : « Je ne pensais pas finir, point. » En voilà au moins un qui est heureux de montrer son film.

## LA BEAUTÉ MÊME

samedi 25 août

Alors que le film chinois d'hier a remis sur le tapis la controverse concernant la section consacrée au cinéma chinois de l'après-Tiananmen, voilà que le festival vit son premier moment fort. En

compétition est projeté un film yougoslave tourné en 1976 par Ivica Matic : *La femme au paysage*. Décédé après le tournage, Matic n'a jamais pu voir son film qui n'a été terminé qu'en 1989. Dommage car c'est une splendeur ! Un morceau de cinéma naïf comme il en existe peu, un film taillé à même une émotion brute, simple, provoquée par la justesse du regard que Matic porte sur cette petite communauté perturbée par l'arrivée récente d'un forestier passionné de peinture. À l'aide de grands effets de zoom et en cadrant les scènes champêtres à la façon de la peinture naïve, le cinéaste signe une œuvre singulière où l'art et la vie se fondent magistralement. Voilà un film qui lave le regard : après cela mieux vaut éviter les salles noires pour quelques heures.

## L'URGENCE ET L'ENNUI

**dimanche 26 août**

1990 sera russe ou ne sera pas! On sait déjà que Cannes a vibré à l'heure de l'Est, et plus particulièrement à celle des soviétiques. *Taxi Blues* de Pavel Longuine et *Bouge pas, meurs et ressuscite* de Vitali Kanevski ont été les deux principales révélations du festival français, et les diverses sections grouillaient de films russes tous aussi stimulants les uns que les autres. Heureusement, Montréal ne manque pas le bateau et présente en compétition *Le festin des chiens*, de Leonid Menaker. Peinture crue de personnages à la dérive que seul l'alcool amarre encore à la vie, *Le festin des chiens*, est porté par le brio de ses trois interprètes: Natalia Goundareva, Sergueï Chakourov et Larissa Oudovitchenko. Il s'agit d'un film d'urgence, tourné par une caméra mobile, tremblante, qui scrute les gestes des personnages au plus profond de leur désespoir. Non, la mcdonalisation de Moscou n'a pas réglé les vrais problèmes.

À côté de ce film profondément ancré dans la réalité soviétique d'aujourd'hui, le second film de la compétition, *Nuit d'été en ville*, de Michel Deville, a bien peu de poids. Il s'agit, en fait, de l'aboutissement du système Deville, système reposant uniquement sur l'étalage de la pseudo-virtuosité du metteur en scène. Or, si habituellement le cinéma de Deville est une belle machine qui tourne à vide, cette fois-ci la machine ne tourne même pas. Ici, le pari du cinéaste est d'accompagner, pendant 85 minutes, un

couple au milieu de sa première nuit. Le récit commence après l'amour et s'arrête avant le sommeil. Bien entendu, une telle performance repose sur un texte. Celui du film est signé Rosalinde Deville, il est tout à fait navrant et les acteurs n'arrivent jamais à en relever le niveau. Ainsi, le film le plus attendu de la compétition, celui qui aura donné au festival ses premières bousculades, est reçu froidement par un public pourtant gagné d'avance. Décidément, c'est l'année du sens critique.

## PLUIE D'ÉTÉ EN VILLE

**lundi 27 août**

Les images marquantes ne sont pas toutes dans les films. Ce midi, quelques minutes avant la projection de *Non ou la vaine gloire de commander*, du Portugais Manoel de Oliveira, un terrible orage s'abat sur Montréal. Sans doute le pire de l'été. Une pluie qui rappelle celle du 14 juillet 1987 (vous vous rappelez, l'inondation!). Dans le hall du cinéma Impérial entrent alors les cinéphiles, tous trempés à divers degrés, se protégeant comme ils peuvent. Les plus heureux ont leur parapluie, tandis que plusieurs parmi les autres se retrouvent dans les toilettes, à tordre leur veste, leur chemise, et parfois même leur pantalon et leurs bas. On se croirait dans un film italien: Et quelques instants après, devant la terrifiante beauté du film de Manoel de Oliveira, l'orage est bien loin. (Pour la critique du film, voir le numéro 50-51 de 24 images).

Le soir venu, le spectacle est encore dans la rue: Serge Losique, anxieux, debout sur le trottoir, attend l'arrivée de Donald Sutherland. Il a l'air d'un étudiant pensionnaire qui attend sa mère à la fin de l'année scolaire. À l'intérieur de l'Impérial est projeté *Bethune — The Making of a Hero* de Philip Borsos. On attend Sutherland qui tarde à venir alors que la séance tire à sa fin. Je gage avec ma compagne que l'acteur ne sera pas là avant la fin du baseball, vers 22 h 15. Ce soir les Expos jouent contre San Diego et Sutherland est un vrai fan. Je perds mon pari: la star arrive entre deux manches, le temps de faire copain-copain avec Losique, de serrer quelques mains et de confier à un journaliste que Ted Allan n'est pas le véritable auteur du scénario. Voilà la saga Bethune qui se poursuit.

En haut: Marie Trintignant et Jean-Hugues Anglade dans *Nuit d'été en ville* de Michel Deville.

En bas: Eiji Okuda et Keiko Kishi dans *Les passions du Mont Aso*.



Allan, qui a la santé fragile, en sera quitte pour quelques jours au lit.

## FORCIER SHOW

**mardi 28 août**

Aujourd'hui, on ne parle que de Forcier. L'accueil délirant fait à *Une bistoire inventée* le place en tête de liste des favoris de la compétition. En conférence de presse, il a l'air particulièrement heureux. Il répond aux questions, donnant son spectacle pince-sans-rire, disant à un journaliste anglophone de Montréal qu'il a un drôle d'accent et racontant comment, pour encourager les figurants à travailler de nuit par un temps glacial, il a promis de faire tirer une nuit avec Louise Marleau.

Plus tard, devant un verre, on mesure les chances de Forcier de ramasser le grand prix. Des dix films présentés jusqu'alors en compétition, seuls *Le festin des chiens* et *La femme au paysage* semblent faire le poids. Vu hier, *Sandino*, du Chilien Miguel Littin, a beaucoup déçu. C'est du travail correct, mais on est loin de l'audace de *La terre promise* et de la maîtrise du *Recours à la méthode*. Quant à l'autre film latino-américain, *Tombés du ciel* du Péruvien Francisco Lombardi, il s'agit d'un téléfilm extrêmement sombre montrant le Lima actuel à travers trois générations de personnages issus de trois classes sociales. Enfin, le seul film américain en compétition, *All the Vermeers In New York* de Jon Jost, a été qualifié de Rohmer américain. Mais, comme le disait un confrère bien assis devant sa bière au bar du Méridien: «Aujourd'hui, dès qu'un personnage de film reste assis et ouvre la bouche pour parler, on dit que ça ressemble à du Rohmer.»

## LA DANSE DES CIMETIÈRES

**mercredi 29 août**

La projection de *Cérémonie funèbre*, du Tchèque Zdenek Sirovy, vient à peine de se terminer. On sent une profonde déprime à la table où quelques confrères sont attablés pour prendre leur petit-café-entre-deux-films. Avec Robert Lévesque, du *Devoir*, nous faisons le compte: cinq des onze premiers films en compétition se terminent au cimetière. Si l'on ajoute à cela tous ces films «dégelés», réalisés avant le remisage du rideau de fer, qui composent la section «Hommage à la



En haut: Serge Losique, heureux, pose avec Bethune—Donald Sutherland.

En bas: André Forcier et Louise Marleau en conférence de presse au "Montréal World Film Festival".



liberté», le cru 1990 est bien sombre. Et ce n'est pas tant la qualité des films qui est en cause que la vision du monde qui y prévaut. Rares sont ceux qui concèdent une note d'espoir; il faut se rabattre sur les bonzes comme Godard (*Nouvelle Vague*) et Kurosawa (*Dreams*) pour avoir droit à son rayon de soleil.

*Cérémonie funèbre*, donc, apparaît comme l'un des principaux candidats aux grands honneurs. Film rigoureux, sobre, d'une économie narrative exemplaire, cette réalisation datant de 1969 montre comment il est impossible d'éteindre complètement le feu de la révolte. Ici,

l'enterrement d'un fermier dépossédé de sa terre par l'État est l'occasion pour la population d'opposer l'honneur à l'hypocrisie institutionnalisée.

Le second film présenté aujourd'hui en compétition officielle devrait lui aussi figurer au palmarès. En effet, avec *Les passions du Mont Aso*, Kei Kumai confirme la place centrale qu'il occupe dans le cinéma japonais actuel. Critique de la prolifération des sectes dans le Japon d'aujourd'hui, *Les passions du Mont Aso* est un véritable morceau de cinéma dans lequel Kumai fait preuve à la fois de maîtrise et d'audace.

## PALMARÈS

### GRAND PRIX DES AMÉRIQUES

#### TOMBÉS DU CIEL

de Francisco Lombardi (Pérou-Espagne)

### GRAND PRIX SPÉCIAL DU JURY

ex-aequo:

#### CÉRÉMONIE FUNÈBRE

de Zdenek Sirovy (Tchécoslovaquie)

#### LA FEMME AU PAYSAGE

de Ivica Matic (Yougoslavie)

### PRIX DE LA MISE EN SCÈNE

#### LA BALLADE

#### DE LA RIVIÈRE JAUNE

de Teng Wenji (Chine)

### PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE

#### NATALIA GOUNDAREVA

dans *Cette chienne de vie*

de Leonid Menaker (U.R.S.S.)

### PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE

ex-aequo:

#### MARCEL LEBOEUF

dans *Rafales* d'André Mélançon

(Québec)

#### ANDRÉS PAJARES

dans *Ay, Carmela* de Carlos Saura

(Espagne)

### PRIX DU MEILLEUR SCÉNARIO

#### JOE WIESENFELD

pour le scénario de *Princes*

*in Exile* de Giles Walker

(Québec-Canada)

### PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE

#### LA FEMME AU PAYSAGE

d'Ivica Matic (Yougoslavie)

et DECEMBER BRIDE

de Thaddeus O'Sullivan (Irlande)

### PRIX DES MONTRÉALAIS

#### (Première œuvre)

ex-aequo:

#### PRINTEMPS PERDU

d'Alain Mazars (France)

#### LE TEMPS DES LARBINS

d'Irena Pavlaskova (Tchécoslovaquie)

Une mention à:

#### *La liberté d'une statue*

d'Olivier Asselin (Québec)

### PRIX AIR CANADA

(prix du public):

#### UNE HISTOIRE INVENTÉE

d'André Forcier (Québec)

## CHUTE LIBRE

### jeudi 30 août

Aujourd'hui, la compétition prend une sale tournure et connaît sa deuxième mauvaise journée (lundi étant la première). D'abord, les Allemands attaquent avec un polar génétique façon *Portion d'éternité: Le huitième jour*, de Reinard Münster. Puis, les Italiens enchaînent avec un mélodrame ronflant sur la-maudite-drogue-qui-tue-nos-enfants: *Atto di Dolore*, de Pasquale Squitieri. Le film (racontant l'histoire d'une Mama Dolorès cherchant à sauver son fils) est pire que tout, mais il est prétexte à la visite de la deuxième star du festival (après Sutherland), j'ai nommé la toujours superbe Claudia Cardinale.

Momentanément dégoûté de la compétition, je rate *Princes in Exile* du Canadien Giles Walker, pour prendre part à l'engueulade du jour. La pomme de discorde: le dernier Fellini, *La voce della luna*. L'équipe de 24 images est déchirée entre les farouchement contre et les violemment pour. Ah! Une discussion virile devant une pizza! La vie est belle!

## TEMPÊTE DANS UN VERRE D'EAU

### vendredi 31 août

Dernier représentant québécois en compétition, *Rafales*, d'André Mélançon, arrive précédé d'une réputation effrayante. Les bruits de couloir parlent d'un film «à peine bon pour la télé.» On annonce un nouveau *Laura Laur*, ce qui me rend perplexe. Je manque les deux premières projections, mais je me pointe tout de même à la réception, histoire de tâter le pouls. Ici, les commentaires sont beaucoup plus mesurés. Le lendemain, j'attrape le film sans trop comprendre la hargne qu'il suscite. C'est un polar pas tout à fait à la hauteur de son projet, mais aussi acceptable que n'importe quel film américain du genre. (voir critique dans la section Points de vue).

Quant à *Ay, Carmela!*, c'est au moins le huitième ratage de suite de Carlos Saura. Sacré beau score! Voulant parler de l'artiste pris au cœur de la tourmente de l'histoire, voulant montrer l'absurdité d'une guerre civile dont l'Espagne n'a pas encore pansé toutes les blessures, Saura arrive à peine à concocter une comédie banale qu'on croirait filmée à travers un corset de plomb. Mais il y a la rugissante présence de Carmen Maura, l'égérie de Pedro Almodovar, qui sauve

les meubles. Après la fureur de Natalia Goundareva et la chaleur du tandem Louise Marleau et Charlotte Laurier, Maura confirme qu'il s'agit d'une compétition d'actrices. Olé!

## LE POIDS DES JOURS

### samedi 1<sup>er</sup> septembre

Pourtant assez élevé lors des premiers jours, le niveau de la compétition s'est considérablement abaissé depuis le milieu de la semaine. Aujourd'hui, tant *Le coq* du Coréen Shin Sung-Too que *Journal à mon père, à ma mère* de la Hongroise Marta Meszaros ont provoqué l'exaspération. Dans le premier cas, on ne s'explique pas la présence en compétition de cette petite comédie familiale sans grand intérêt. Dans le second, on s'interroge sur la portée du cinéma de Meszaros qui n'en finit plus de s'autobiographier. Car *Journal à mon père, à ma mère* est le troisième volet d'une trilogie qui n'a de cesse de gagner en lourdeur ce qu'elle perd en émotion. Pour ce deuxième week-end, le festival s'essouffle et aucun film ne provoque de véritable engouement. On se tourne donc vers quelques films français sans prétention comme *Lamour* de Philippe Faucon ou *La fracture du myocarde* de Jacques Fansten pour passer un bon moment. D'autres, plus nostalgiques, se précipitent pour voir la copie toute neuve du classique *Fantasia* de Disney. La passion est absente, mais on se réjouit quand même à l'idée de voir en Forcier un candidat sérieux au Grand Prix des Amériques.

## BRUITS DE COULOIRS

### dimanche 2 septembre

Un peu avant 13 heures, les jeux sont faits. Des deux derniers films en compétition, aucun ne viendra brouiller les cartes. La petite musique de l'Australien Paul Cox, qui présente *Golden Braid*, est trop fragile pour faire l'unanimité au sein d'un jury. Et malgré son charme mélancolique, on n'a pas très envie de défendre avec acharnement cette œuvre qui ressemble comme une photocopie à *Man of Flowers*, le long métrage qui révéla Cox en 1984. Quant à *Don Juan, mi querido fantasma* de l'Espagnol Antonio Mercero, il est tout à fait indigne de figurer dans une telle compétition.

Reste donc à s'installer au bar du Méridien pour sentir le vent souffler et

ouvrir l'oreille aux rumeurs. Dès la fin de l'après-midi, on commence à chuchoter que Forcier n'aura rien. C'est la consternation chez les critiques québécois qui croyaient aux chances de leur poulain.

Mais, qui aura le Grand Prix? Le Russe? Pas sûr! On parle du prix d'interprétation féminine. Le Yougoslave? Aucune chance. Le Saura? On en jase. Le film aurait ses défenseurs. Vers la fin de la soirée, un collègue me demande si j'ai vu le film péruvien.

«Oui, pourquoi?»

«C'était comment?»

«Bof!»

«Correct... Laisse faire... J'vais d'mander à quelqu'un d'autre.»

## DISTRIBUTION DES PRIX

**lundi 3 septembre**

Comme c'est devenu la tradition, Serge Losique et Danièle Cauchard se pointent au milieu de l'après-midi pour dévoiler le palmarès aux journalistes. Impassible derrière ses verres fumés, le pdg du festival s'est fait une tronche incroyable, au grand plaisir des photographes qui s'en donnent à cœur joie. Un bref coup d'œil dans la salle permet de constater des visages d'enterrement parmi l'équipe d'*Une histoire inventée*. La rumeur est donc fondée. Louis Dus-sault, des Films du Crépuscule, me confirme qu'il vient d'acheter *Tombés du ciel*, du Péruvien Francisco Lombardi. Voilà un signe qui ne trompe pas. Et où est Lombardi? Réfugié dans sa chambre d'hôtel; il y a quelques années, au festival de La Havane, il s'est déjà fait faire le coup de n'être pas au palmarès alors que tous le donnaient gagnant.

Quant au reste, mis à part Forcier (par ailleurs doublement couronné par le public), il n'y a aucun absent d'importance au sein de ce palmarès boursoufflé qui récompense la moitié des films en lice. Quelques prix étonnent, dont celui de la mise en scène à *La ballade de la rivière jaune*. On chuchote que Pierre Rissient en serait responsable. Faudrait lui demander de s'expliquer!

Et puisqu'il est question de Chine, j'en profite pour attraper Serge Losique et lui demander quel pays sera à l'honneur l'an prochain, pour le quinzième anniversaire du FFM. Rien n'est encore signé, mais ce sera probablement une sélection de films scandinaves. Bon choix. Ça nous fera une controverse de moins. ■



Question en rafales pour Denis Bouchard, André Melançon et Marcel Lebœuf.

PHOTO BERTRAND CARRIÈRE



Gustavo Bueno dans le film de Francisco Lombardi. Un Grand Prix des Amériques tombé du ciel.